

Kristin Hannah

Le paradis blanc

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Matthieu Farcot*



DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Chant du Rossignol, 2015.

Titre original
The Great alone

Copyright © 2018 by Kristin Hannah
Tous droits réservés.
Première publication en langue originale
par St. Martin's Press en 2018.
Publié en accord avec St. Martin's Press, LLC.

*Les personnages, les lieux et les situations de ce récit
étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes
ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.*

© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

*Aux femmes de ma famille. Toutes sont des guerrières.
Sharon, Debbie, Laura, Julie, Mackenzie, Sara,
Kaylee, Toni, Jacqui, Dana, Leslie,
Katie, Joan, Jerrie, Liz, Courtney et Stephanie.
Et à Braden, notre nouvel aventurier.*

*« Jamais la nature ne nous trompe ;
c'est toujours nous qui nous trompons. »*

Jean-Jacques ROUSSEAU

1974

Ce printemps-là, la pluie tombait en violentes rafales qui tambourinaient sur les toits. L'eau s'insinuait dans les plus minces fissures et sapait les plus solides fondations. Des blocs de terre qui n'avaient pas bougé depuis des générations s'effondraient sur les routes tels des terrils, emportant maisons, voitures et piscines. Des arbres tombaient et arrachaient les lignes à haute tension, coupant l'électricité. Les rivières sortaient de leur lit, inondaient des jardins et détruisaient des maisons. Des personnes qui s'aimaient se brouillaient, et des disputes éclataient tandis que l'eau montait et que la pluie persistait.

Leni était tendue, elle aussi. C'était la nouvelle au collège, un simple visage dans la foule : une fille aux cheveux longs séparés par une raie au milieu, qui n'avait pas d'amis et faisait le trajet seule matin et soir.

Elle était maintenant assise sur son lit, ses jambes remon-
tées contre sa poitrine plate, un exemplaire de poche écorné
de *Watership Down* ouvert à côté d'elle. À travers les fines
cloisons de leur pavillon de plain-pied, elle entendit sa mère
dire : « Ernt, chéri, ne fais pas ça, s'il te plaît. Écoute... » et
son père répliquer d'un furieux : « Fous-moi la paix ! »

Ils recommençaient. La dispute. Les cris.

Bientôt s'y ajouteraient les pleurs.

Cette météo réveillait le côté sombre de son père.

Leni consulta le réveil au chevet de son lit. Si elle ne
partait pas tout de suite, elle serait en retard en cours ;

or la seule chose pire que d'être la nouvelle du collège, c'était de se faire remarquer. Elle avait appris cela à ses dépens : au cours des quatre dernières années, elle avait fréquenté cinq établissements différents. Pas une fois elle n'avait trouvé un moyen de vraiment s'intégrer, mais elle gardait obstinément espoir. Elle prit une grande inspiration, déplia les jambes et se laissa glisser du lit simple. D'un pas discret, elle traversa sa chambre dépouillée, parcourut le couloir et s'arrêta à l'entrée de la cuisine.

– Bon sang, Cora, dit Papa. Tu sais comme c'est difficile pour moi.

Maman fit un pas vers lui et tendit la main.

– Tu as besoin d'aide, chéri. Ce n'est pas ta faute. Les cauchemars...

Leni s'éclaircit la voix pour attirer leur attention.

– Salut, dit-elle.

Papa la vit et s'écarta de Maman. Leni remarqua son air épuisé, défait.

– Je... je dois aller au collège, dit Leni.

Maman glissa les doigts dans la poche de poitrine de son uniforme de serveuse rose et en sortit ses cigarettes. Elle aussi semblait fatiguée ; elle avait fait le service du soir la veille et travaillait ce jour-là pour le déjeuner.

– File donc, Leni. Il ne faudrait pas que tu sois en retard, dit-elle d'une voix calme et douce, aussi délicate qu'elle.

Leni avait à la fois peur de rester et peur de partir. Un peu étrange – et même stupide –, mais elle avait souvent le sentiment d'être la seule adulte dans sa famille, comme si elle était le lest qui empêchait le grinçant navire Allbright de chavirer. Maman s'était lancée dans une quête de chaque instant pour « se trouver ». Au cours des dernières années, elle avait essayé les séminaires Erhard et le mouvement du potentiel humain, la formation spirituelle, l'unitarisme. Et même le bouddhisme. Elle les avait tous expérimentés, grappillant de-ci de-là. Mais, aux yeux de Leni, Maman en avait surtout rapporté des tee-shirts et des préceptes tels

que : « Ce qui est, est, et ce qui n'est pas, n'est pas. » Rien de tout cela ne semblait l'avoir éclairée.

– Va, dit Papa.

Leni prit son sac à dos sur la chaise près de la table de la cuisine et partit vers la porte d'entrée. Lorsque celle-ci se referma en claquant derrière elle, elle les entendit qui recommençaient.

– Bon sang, Cora...

– S'il te plaît, Ernt, écoute-moi...

Les choses n'avaient pas toujours été ainsi. Du moins, Maman le prétendait. Avant la guerre, ils avaient été heureux, à l'époque où ils vivaient dans un village de mobile homes à Kent, où Papa avait un bon boulot de mécano, où Maman rigolait tout le temps et dansait sur *Piece of My Heart* en préparant le dîner. (À vrai dire, la seule chose que Leni se rappelait de ces années, c'était Maman en train de danser.)

Puis Papa avait été appelé et était parti au Vietnam, où son hélico avait été abattu, et lui capturé. Sans lui, Maman avait perdu pied ; c'était à ce moment-là que Leni avait perçu pour la première fois la fragilité de sa mère. Sa mère et elle étaient allées pendant un moment de ville en ville et d'un emploi à l'autre jusqu'à ce qu'enfin elles trouvent un foyer dans une communauté de l'Oregon. Là, elles s'étaient occupées de ruches, avaient confectionné des sachets de lavande à vendre au marché de producteurs et protesté contre la guerre. Maman avait juste assez changé de personnalité pour s'intégrer.

Quand Papa était enfin rentré, Leni l'avait à peine reconnu. Le bel homme rieur de son souvenir était devenu morose, colérique et distant. Il semblait tout détester dans la communauté, ils étaient donc partis. Puis repartis. Encore et encore. Rien n'allait jamais comme il le souhaitait.

Il n'arrivait pas à dormir ni à garder un emploi, bien que Maman jurât qu'il était le meilleur mécanicien de tous les temps.

C'était la raison de leur dispute de ce matin-là : le fait que Papa se soit à nouveau fait renvoyer.

Leni mit sa capuche. Pour se rendre au collège, elle traversait des pâtés de maisons propres, contournait un bois sombre (« ne t'en approche pas »), passait devant le fast-food A&W où les lycéens traînaient le week-end et devant la station-service où une file de voitures attendaient de faire le plein à cinquante-cinq cents le gallon. Cela mettait tout le monde en colère à cette période : le prix de l'essence.

Pour autant que Leni pouvait en juger, les adultes étaient généralement à cran, ce qui n'était guère étonnant. La guerre du Vietnam avait divisé le pays. Les journaux annonçaient chaque jour de mauvaises nouvelles : des attentats du Weather Underground ou de l'IRA ; des avions détournés ; l'enlèvement de Patty Hearst. Le massacre des Jeux olympiques de Munich avait bouleversé le monde entier, de même que le scandale du Watergate. Et récemment, des étudiantes de l'État de Washington avaient disparu sans laisser de traces. C'était un monde dangereux.

Leni aurait donné n'importe quoi pour avoir un véritable ami maintenant. Elle désirait par-dessus tout avoir quelqu'un à qui parler.

Cependant, cela ne l'aidait pas de parler de ses soucis. À quoi bon se confier ?

Certes, Papa perdait parfois son sang-froid et criait, de même qu'ils n'avaient jamais assez d'argent et déménageaient sans cesse pour fuir les créanciers, mais c'était leur mode de vie, et ils s'aimaient.

Mais parfois, surtout les jours comme celui-là, Leni avait peur. Elle avait l'impression que sa famille se tenait en équilibre au sommet d'une grande falaise qui pouvait s'effondrer à tout instant, tomber comme les maisons qui s'écroulaient sur les flancs de montagnes instables et délavés de Seattle.

*

* *

Après les cours, Leni rentra seule sous la pluie.

Située au milieu d'une impasse, avec un jardin moins entretenu que les autres, sa maison était un pavillon marron foncé avec des bacs à fleurs vides, des gouttières bouchées et une porte de garage qui ne fermait pas. Des mauvaises herbes poussaient par touffes sur les bardeaux gris et délabrés du toit. Un mât sans drapeau se dressait de manière accusatrice, témoignant de l'aversion de son père quant à la voie que prenait ce pays. Pour un homme que Maman qualifiait de patriote, il détestait sacrément son gouvernement.

Elle vit Papa dans le garage, assis sur un établi en pente, à côté de la Mustang cabossée de Maman avec sa capote rafistolée avec du chatterton. Des cartons étaient entassés contre les murs intérieurs, pleins d'affaires qu'ils n'avaient pas encore déballées depuis le dernier déménagement.

Il était vêtu – comme toujours – de sa veste militaire effilochée et de son Levi's déchiré. Il se tenait avachi en avant, les coudes appuyés sur les cuisses. Ses longs cheveux noirs étaient gras et emmêlés, et sa moustache trop fournie. Ses pieds sales étaient nus. Mais même voûté avec son air fatigué, il était beau comme une star de cinéma. Tout le monde le pensait.

Il redressa la tête et la regarda à travers ses cheveux. Le sourire qu'il lui adressa, un peu las, éclaira tout de même son visage. C'était la particularité de son père : il pouvait être lunatique et coléreux, parfois même un peu effrayant, mais seulement parce qu'il ressentait les choses comme l'amour, le chagrin et la déception avec une grande intensité. L'amour, surtout.

– Lenora, dit-il de sa voix rauque de fumeur. Je t'attendais. Je suis désolé. Je me suis emporté. Et j'ai perdu mon travail. Je dois terriblement te décevoir.

– Non, Papa.

Elle savait à quel point il regrettait. Elle le voyait sur son visage. Plus jeune, elle s'était parfois demandé à quoi servaient toutes ces excuses si rien ne changeait jamais, mais Maman le lui avait expliqué : la guerre et la captivité avaient brisé quelque chose en lui. « C'est comme s'il avait le dos cassé, avait dit Maman, et on n'arrête pas d'aimer une personne quand elle est blessée. On se renforce pour qu'elle puisse se reposer sur nous. Il a besoin de moi. De nous. »

Leni s'assit à côté de lui. Il la prit sous son bras et la serra contre lui.

– Le monde actuel est dirigé par des fous. Ce n'est plus mon Amérique. Je veux...

Il se tut, et Leni ne dit rien – habituée à la tristesse de son père, à sa frustration. Il s'arrêtait tout le temps au milieu de ses phrases, comme s'il avait peur d'exprimer des pensées effrayantes ou déprimantes. Leni connaissait ce sentiment de retenue et le comprenait ; bien souvent, il valait mieux garder le silence.

Il glissa la main dans sa poche et en sortit un paquet de cigarettes tout écrasé. Il en alluma une, dont elle sentit l'âcre odeur familière.

Elle savait combien il souffrait. Les pleurs de son père la réveillaient parfois, elle entendait alors sa mère tenter de l'apaiser en disant des choses comme : « Chut, Ernt, c'est fini maintenant, tu es en sécurité à la maison. »

Il secoua la tête et cracha une bouffée de fumée bleu-gris.

– Je veux simplement... plus que ça, je crois. Pas un travail. Une vie. Je veux pouvoir marcher dans la rue sans craindre qu'on me traite de tueur de bébés¹. Je veux...

Il soupira. Sourit.

– Ne t'en fais pas. Tout va s'arranger. On va s'en sortir.

1. « *Baby killer* », terme péjoratif employé pour désigner les vétérans de la guerre du Vietnam dans les années 1970. (Toutes les notes sont du traducteur.)

- Tu vas trouver un autre travail, Papa, dit-elle.
 - Bien sûr, Red. Demain sera un jour meilleur.
- Ses parents disaient toujours ça.

*

* *

Par une froide matinée grisâtre de la mi-avril, Leni se leva tôt et alla s'installer dans le canapé à fleurs miteux du salon, puis elle alluma le téléviseur pour regarder l'émission *Today*. Elle ajusta les branches de l'antenne pour avoir une image correcte. Quand celle-ci devint soudain nette, Barbara Walters disait : « ... Patricia Hearst, qui se fait désormais appeler Tania et que l'on voit sur cette photo armée d'une carabine M1 lors du récent braquage de banque à San Francisco. Des témoins rapportent que l'héritière de dix-neuf ans, qui a été kidnappée par l'Armée de libération symbionaise en février... »

Leni était médusée. Elle n'arrivait toujours pas à croire qu'une armée puisse débarquer et enlever une adolescente dans son appartement. Comment pouvait-on être en sécurité quelque part dans un monde pareil ? Et comment une riche adolescente avait-elle pu devenir une révolutionnaire surnommée Tania ?

– Allez, Leni, dit Maman depuis la cuisine. Prépare-toi pour l'école.

La porte d'entrée s'ouvrit brusquement.

Papa entra dans la maison, avec un tel sourire qu'il semblait impossible de ne pas sourire en retour. Il semblait géant, monumental dans la cuisine basse de plafond, rayonnant par rapport aux murs gris recouverts de taches d'humidité. De l'eau dégoulinait de ses cheveux.

Maman, debout devant la cuisinière, faisait griller du lard pour le petit déjeuner.

Papa accourut dans la cuisine et alluma le transistor qui se trouvait sur le plan de travail en Formica. L'appareil

cracha un morceau de rock' n' roll grésillant. Papa rit et prit Maman dans ses bras.

Leni l'entendit murmurer :

– Je suis désolé. Pardonne-moi.

– Toujours, répondit Maman en s'agrippant à lui comme si elle avait peur qu'il la repousse.

Papa laissa son bras autour de la taille de Maman et l'amena à la table de la cuisine. Il tira une chaise et dit :

– Leni, viens là !

Leni adorait quand ils l'intégraient dans leurs conversations. Elle délaissa le canapé et alla s'asseoir à côté de sa mère. Papa sourit à Leni et lui tendit un livre de poche.

L'Appel de la forêt.

– Tu vas adorer, Red.

Il s'assit en face de Maman et se rapprocha rapidement de la table. Il arborait ce que Leni considérait comme son sourire des grandes idées. Elle l'avait déjà vu, chaque fois qu'il avait eu un projet pour changer leurs vies. Or il avait eu beaucoup de projets : tout vendre et camper pendant un an en parcourant la route de Big Sur, le long du Pacifique. Élever des visons – l'horreur... Vendre des sachets de graines dans le centre de la Californie.

Il glissa la main dans sa poche, en sortit un morceau de papier plié qu'il aplatit triomphalement sur la table.

– Vous vous souvenez de mon ami Bo Harlan ?

Maman mit quelques instants à répondre.

– Du Vietnam ?

Papa hocha la tête. Puis il expliqua à Leni :

– Bo Harlan était le mécanicien d'équipage, et moi le mitrailleur de sabord. On veillait l'un sur l'autre. On était ensemble quand notre hélico s'est écrasé et qu'on a été capturés. On a traversé l'enfer ensemble.

Leni remarqua qu'il tremblait. Ses manches de chemise étaient retroussées, elle pouvait donc voir les marques de brûlures qui couraient de son poignet à son coude, formant des stries de peau plissée et mutilée qui ne bronzait jamais.

Leni ne savait pas ce qui avait causé ses cicatrices – il ne l’avait jamais dit et elle n’avait jamais demandé –, mais il les devait à ses ravisseurs. Elle avait au moins compris ça. Des marques couvraient également son dos, dont elles tiraient et torsadaient la peau.

– Ils m’ont forcé à le regarder mourir, confessa-t-il.

Leni jeta un regard anxieux à Maman. Papa n’avait jamais raconté cela auparavant. Ça la troublait d’entendre ces mots maintenant.

Il tapa du pied, tambourina rapidement des doigts sur la table. Il déplia la lettre, la lissa et la tourna pour qu’elles puissent la lire.

Sergent Allbright,

Vous êtes un homme difficile à trouver. Je m’appelle Earl Harlan.

Mon fils, Bo, nous a écrit de nombreuses lettres à propos de son amitié avec vous. Je vous en remercie.

Dans sa dernière lettre, il m’a dit que s’il lui arrivait quelque chose dans ce trou pourri, il voulait que vous héritiez de son terrain, ici, en Alaska.

C’est pas grand-chose. Seize hectares avec un chalet qui a besoin d’être retapé. Mais un homme travailleur peut vivre de sa terre ici, loin des cinglés, des hippies et du foutoir qui règne dans les quarante-huit États du bas.

J’ai pas le téléphone, mais vous pouvez m’écrire au bureau de poste de Homer. Je récupérerai votre lettre tôt ou tard.

Le terrain est au bout de la route, après le portail gris avec un crâne de vache et juste avant l’arbre brûlé, à la borne kilométrique 13.

Merci encore,

Earl

Maman leva les yeux. Elle redressa la tête et l’inclina légèrement tel un oiseau tout en dévisageant Papa.

– Cet homme... Bo, nous a donné une maison ? Une maison ?

– Réfléchis, dit Papa en se levant dans son enthousiasme. Une maison à nous. Qui nous appartient. À un endroit où nous pouvons être autonomes, faire pousser nos légumes, chasser notre viande, et être libres. Ça fait des années qu'on rêve de ça, Cora. De vivre une vie plus simple, loin de tout ce bordel. On pourrait être libres. Réfléchis.

– Attends, dit Leni.

Même pour Papa, c'était une décision importante.

– En Alaska ? Tu veux redéménager ? On vient de s'installer ici.

Maman fronça les sourcils.

– Mais... il n'y a rien là-haut, si ? Seulement des ours et des Esquimaux ?

Il la souleva de sa chaise avec un tel emportement qu'elle trébucha et tomba contre lui. Leni vit la détresse que cachait son enthousiasme.

– J'ai besoin de ça, Cora. J'ai besoin d'un endroit où je peux respirer à nouveau. Parfois, j'ai l'impression que je vais exploser. Là-haut, les flash-backs et tout ça, ça va s'arrêter. Je le sais. On a tous besoin de ça. On peut retrouver la vie qu'on avait avant que le Vietnam me bousille.

Maman releva la tête vers Papa, dont les cheveux noirs et la peau bronzée contrastaient nettement avec le teint blafard de Maman.

– Allez, chérie, dit Papa. Imagine...

Leni vit Maman s'attendrir, repenser ses besoins pour qu'ils s'accordent avec ceux de Papa, imaginer cette nouvelle personnalité d'Alaskaine. Elle considérait peut-être ça comme les séminaires Erhard, le yoga ou le bouddhisme. La solution. Où, quand ou pour quoi faire, cela importait peu. Tout ce qui comptait pour elle, c'était lui.

– Notre maison à nous, dit-elle. Mais... pour l'argent... tu pourrais demander cette allocation d'invalidité milit...

– Ne recommence pas avec ça, répliqua-t-il avec un soupir. Pas question que je fasse ça. Tout ce qu'il me faut, c'est un changement. Et je ferai plus attention avec l'argent

à partir de maintenant, Cora. C'est juré. Il me reste encore un peu du fric que j'ai hérité du vieux. Et je vais me calmer sur la boisson. Je vais rejoindre ce groupe d'entraide des vétérans que tu me conseillais.

Leni avait déjà vu tout cela. En définitive, peu importait ce qu'elle ou Maman désiraient.

Papa voulait un nouveau départ. Il en avait besoin. Et Maman avait besoin qu'il soit heureux.

Ils allaient donc essayer dans un nouveau lieu, en espérant que le changement géographique soit la solution. Ils iraient en Alaska, en quête de ce nouveau rêve. Leni ferait ce qu'on lui demanderait et elle le ferait avec bonne humeur. Elle serait une fois de plus la nouvelle au collège. Parce que c'était ça, l'amour.

Le lendemain matin, Leni traîna au lit en écoutant la pluie tambouriner sur le toit et en imaginant l'émergence de champignons sous sa fenêtre, leurs chapeaux bulbeux et vénéreux qui surgissaient de la boue et attiraient l'œil par leur aspect luisant. Elle resta éveillée bien après minuit, à se documenter sur les vastes paysages de l'Alaska. La « dernière frontière » était comme son père, semblait-il. Imposante. Extrême. Un peu dangereuse.

Elle entendit de la musique – une mélodie grésillante dans le transistor : *Hooked on a Feeling*. Elle repoussa les couvertures et sortit de son lit. Dans la cuisine, elle trouva sa mère devant la cuisinière, fumant une cigarette. Elle avait quelque chose de vaporeux dans la lumière de la lampe, avec ses cheveux blonds effilés encore en bataille, son visage voilé par la fumée gris-bleu. Elle portait un débardeur blanc si souvent lavé qu'il pendait sur son corps mince, et une culotte rose vif à l'élastique détendu. Elle avait un petit hématome violet à la base de la gorge, étrangement beau, presque en forme d'étoile, et qui soulignait la délicatesse de son visage.

– Tu devrais être au lit, dit Maman. Il est tôt.

Leni vint à côté de sa mère et posa la tête sur son épaule. La peau de Maman sentait le parfum à la rose et le tabac.

– On ne dort pas, dit Leni.

« On ne dort pas. » Maman disait toujours ça. Toi et moi. Ce lien entre elles était une constante, une source de réconfort, comme si cette similitude renforçait l'amour existant

entre elles. Maman avait indéniablement des problèmes de sommeil depuis le retour de Papa. Chaque fois que Leni se réveillait au milieu de la nuit, elle trouvait sa mère déambulant dans la maison, avec son peignoir diaphane ouvert qui traînait derrière elle. Dans l'obscurité, Maman avait tendance à parler toute seule à voix basse, en prononçant des mots que Leni ne parvenait jamais à bien discerner.

– On va vraiment partir là-bas ? demanda Leni.

Maman observait le café noir qui s'écoulait dans le petit récipient en verre surmontant la cafetière en métal.

– Je suppose.

– Quand ?

– Tu connais ton père. Bientôt.

– Est-ce que je vais pouvoir finir l'année scolaire ?

Maman haussa les épaules.

– Où est-il ?

– Il est parti avant l'aube pour vendre la collection de pièces de monnaie qu'il a héritée de son père, répondit Maman en se servant une tasse de café dont elle but une gorgée avant de la poser sur le plan de travail en Formica. L'Alaska. Bon sang ! Pourquoi pas la Sibérie ?

Elle tira une longue bouffée sur sa cigarette. Expira.

– J'ai besoin d'une amie à qui parler.

– Je suis ton amie.

– Tu as treize ans. J'en ai trente. Je suis censée être une mère pour toi. Il faut que je me souviene de ça.

Leni perçut le désespoir dans la voix de sa mère, et ça l'effraya. Elle savait à quel point tout cela était fragile : sa famille, ses parents. Il y a une chose que tous les enfants de prisonniers de guerre savaient : à quel point les gens pouvaient facilement être démolis. Leni portait toujours le bracelet militaire argenté en mémoire d'un capitaine jamais revenu auprès de sa famille.

– Il a besoin d'une nouvelle chance. D'un nouveau départ. On en a tous besoin. Peut-être que l'Alaska est la solution.

– Comme l’Oregon était la solution, et Snohomish, et les sachets de graines qui devaient nous rendre riches. Et n’oublie pas l’année où il a cru pouvoir faire fortune dans les flippers. Est-ce qu’on peut au moins attendre la fin de l’année scolaire ?

Maman soupira.

– Je ne pense pas. Maintenant, va t’habiller pour aller à l’école.

– Il n’y a pas école aujourd’hui.

Maman garda le silence pendant un long moment, puis elle dit doucement :

– Tu te souviens de la robe bleue que Papa t’a achetée pour ton anniversaire ?

– Oui.

– Mets-la.

– Pourquoi ?

– Allez, zou ! Va t’habiller maintenant. On a des choses à faire aujourd’hui, toi et moi.

Bien qu’elle fût agacée et perdue, Leni obéit. Elle obéissait toujours. Cela rendait la vie plus simple. Elle alla dans sa chambre et fouilla dans sa penderie jusqu’à ce qu’elle trouve la robe.

– Tu vas être jolie comme un cœur là-dedans, Red.

Sauf que ce n’était pas le cas. Elle savait exactement de quoi elle aurait l’air : d’une ado de treize ans grêle et plate dans une robe démodée qui dévoilait ses cuisses maigres et ferait ressembler ses genoux à des boutons de porte. Une fille censée être sur le point de devenir une femme mais qui, de toute évidence, ne l’était pas. Elle était presque sûre d’être la seule fille de son année à ne pas avoir ses règles ni de début de seins.

Elle revint dans la cuisine déserte, où régnait une odeur de café et de cigarette, s’affala sur une chaise et ouvrit *L’Appel de la forêt*.

Maman mit une heure à ressortir de sa chambre.

Leni la reconnut à peine. Elle avait crêpé et attaché ses cheveux blonds en un petit chignon ; elle portait une robe vert avocat ajustée, boutonnée et assortie d'une ceinture, qui l'enveloppait de la gorge aux poignets et aux genoux. Et des bas de Nylon. Et des chaussures de vieille dame.

– La vache !

– Oui, oui, fit Maman en s'allumant une cigarette. J'ai l'air d'une maman organisatrice de vente de gâteaux pour l'école.

Le fard à paupières bleu crème qu'elle portait avait des reflets scintillants. Elle avait collé des faux cils d'une main un peu incertaine et déposé un trait d'eye-liner plus épais que d'habitude.

– Tu n'as pas d'autres chaussures ?

Leni baissa les yeux sur les godillots en forme de spatules qui surélevaient très légèrement ses orteils par rapport à ses talons. Elle avait supplié pendant des jours pour avoir ces chaussures après que Joanne Berkowitz en avait eu une paire et que tout le monde dans la classe avait poussé des « Oh ! » et des « Ah ! »

– J'ai mes tennis rouges, mais les lacets se sont cassés hier.

– Bon. Peu importe. Allons-y.

Leni sortit de la maison à la suite de sa mère. Elles s'installèrent sur les sièges rouges déchirés de leur Mustang cabossée et à la peinture ternie. Le coffre restait fermé grâce à des tendeurs jaune vif.

Maman abaissa le pare-soleil et vérifia son maquillage dans le miroir. (Leni était persuadée que la clé ne tournerait pas dans le contacteur si sa mère ne vérifiait pas son reflet et n'allumait pas une cigarette.) Elle se remit du rouge à lèvres, les pressa et se servit de la pointe triangulaire de sa manche pour effacer un défaut invisible. Quand elle fut enfin satisfaite, elle rabattit le pare-soleil et démarra le moteur. La radio s'alluma et fit retentir *Midnight at the Oasis*.

– Tu savais qu’il existe cent manières de mourir en Alaska ? demanda Leni. Tu peux tomber du flanc d’une montagne, ou à travers la glace trop fine. Tu peux mourir de froid ou de faim. Tu peux même être mangé.

– Ton père n’aurait pas dû te donner ce livre.

Maman glissa une cassette dans le lecteur et la voix de Carole King prit la suite : « *I feel the earth move...* »

Maman commença à chanter et Leni l’imita. Durant quelques belles minutes, elles faisaient quelque chose d’ordinaire, en route sur l’I-5 vers le sud de Seattle, Maman changeant de voie chaque fois qu’une voiture apparaissait devant elle, une cigarette coincée entre deux doigts de la main qui tenait le volant.

Deux pâtés de maisons plus loin, Maman s’arrêta devant la banque et se gara. Elle vérifia à nouveau son maquillage et dit. « Reste là » avant de descendre de la voiture.

Leni se pencha et verrouilla la portière gauche. Elle regarda sa mère marcher vers la porte d’entrée. Si ce n’est que Maman ne marchait pas, à proprement parler ; elle se dandinait en ondulant doucement des hanches. C’était une belle femme et elle le savait. C’était un autre sujet de dispute entre Maman et Papa. La façon dont les hommes regardaient Maman. Il détestait cela, mais Leni savait que Maman aimait plaire – même si elle veillait à ne jamais l’admettre.

Un quart d’heure plus tard, quand Maman ressortit de la banque, elle ne se dandinait plus. Elle marchait à grandes enjambées, les poings serrés. Elle avait l’air furieuse. Sa mâchoire délicate était crispée.

– Quel salaud... dit-elle en ouvrant brusquement la portière avant de monter dans la voiture.

Elle répéta la même chose en claquant la porte.

– Quoi ? demanda Leni.

– Ton père a vidé notre compte d’épargne. Et ils refusent de me donner une carte de crédit à moins que ton père ou mon père cosigne, expliqua-t-elle en allumant une cigarette.

Nom d'un chien, on est en 1974. J'ai un travail. Je gagne de l'argent. Et une femme ne peut pas avoir une carte de crédit sans la signature d'un homme. On vit vraiment dans un monde de machos, ma chérie.

Elle démarra la voiture et fila à toute allure dans la rue puis s'engagea sur l'autoroute.

Leni avait du mal à rester sur son siège avec tous les changements de voie ; elle glissait sans cesse d'un côté à l'autre. Elle faisait tant d'efforts pour rester en place qu'elle ne se rendit compte qu'au bout de plusieurs kilomètres qu'elles avaient dépassé les collines du centre de Seattle et traversaient désormais un quartier calme de demeures imposantes bordées d'arbres.

– Nom de nom... murmura Leni.

Cela faisait des années qu'elle n'était pas venue dans cette rue. Tant d'années qu'elle l'avait presque oubliée.

Les maisons de ce quartier pouaient le privilège. Des Cadillac, des Toronado et des Lincoln Continental toutes neuves étaient rangées dans les allées bétonnées.

Maman se gara devant une grande maison de pierre brute grise, percée de fenêtres à croisillons en losanges. Elle se dressait sur une petite butte de pelouse impeccable, bordée de tous les côtés de parterres de fleurs soignés. La boîte aux lettres indiquait : Gollither.

– Ouah ! Ça fait des années qu'on n'est pas venues ici, dit Leni.

– Je sais. Reste ici.

– Hors de question. Une autre fille a disparu ce mois-ci. Je ne reste pas ici toute seule.

– Viens là, dit Maman en sortant une brosse et deux rubans roses de son sac à main.

Elle tira Leni vers elle et s'attaqua à ses cheveux cuivrés comme s'ils l'avaient vexée.

– Aïe ! cria Leni lorsque Maman lui fit deux nattes qui pendaient comme des robinets de chaque côté de sa tête.

– Tu es là pour écouter aujourd’hui, Lenora, dit Maman en faisant un nœud au bout de chaque natte.

– Je suis trop grande pour porter des nattes, râla Leni.

– Pour écouter, répéta Maman. Prends ton livre, assieds-toi au calme et laisse les adultes parler.

Elle ouvrit la portière et descendit de la voiture. Leni se pressa pour la rejoindre sur le trottoir.

Maman attrapa la main de Leni et l’entraîna dans une allée bordée de haies sculptées qui menait à une grande porte en bois.

Maman jeta un coup d’œil vers Leni, marmonna « Quand faut y aller... » et donna un coup de sonnette. Celle-ci produisit un tintement métallique grave, semblable à une cloche d’église, qui fut suivi de bruits de pas étouffés.

Quelques instants plus tard, la grand-mère de Leni ouvrit la porte. Dans sa robe aubergine nouée par une fine ceinture à sa taille et assortie d’un triple rang de perles autour de son cou, elle semblait prête pour un déjeuner avec le gouverneur. Ses cheveux châtain étaient torsadés et laqués comme un de ces pains décoratifs de Noël. Ses yeux lourdement maquillés s’écarquillèrent.

– Coraline... murmura-t-elle en s’avançant et en ouvrant les bras.

– Est-ce que Papa est là ? demanda Maman.

Grand-Mère s’arrêta et laissa retomber ses bras.

– Il est au tribunal aujourd’hui.

Maman hocha la tête.

– On peut entrer ?

Leni vit à quel point cette question vexa sa grand-mère : son front pâle et poudré se fronça.

– Bien sûr. Et Lenora... Comme je suis heureuse de te revoir.

Grand-Mère recula dans l’ombre. Elle les conduisit dans un vestibule, qui ouvrait sur des pièces, des portes et un escalier tournant menant à un étage plongé dans la pénombre.

Une odeur de cire au citron et de fleurs régnait dans la maison.

Elle les emmena ensuite dans une véranda avec des baies vitrées incurvées, d'immenses portes en verre et des plantes de toutes parts. Les meubles étaient tous en rotin blanc. Elle fit asseoir Leni derrière une petite table donnant sur le jardin.

– Comme vous m'avez manqué... dit Grand-Mère.

Puis, comme si elle était elle-même contrariée par cet aveu, elle se retourna et s'éloigna pour revenir quelques instants plus tard avec un livre.

– Je me rappelle comme tu aimes lire. C'est vrai, à deux ans déjà, tu avais toujours un livre dans les mains. Je t'ai acheté ça il y a des années mais... je ne savais pas où l'envoyer. Elle est rousse, elle aussi.

Leni s'assit et prit le livre, qu'elle avait lu tant de fois qu'elle s'en rappelait des passages entiers. *Fifi Brindacier*. Un livre pour fillettes. Leni était passée à autre chose depuis longtemps.

– Merci, madame.

– Appelle-moi Grand-Mère. S'il te plaît... dit-elle doucement, une note de déception dans la voix.

Elle tourna ensuite son attention vers Maman.

Grand-Mère l'invita à une table blanche en fer près d'une fenêtre. Dans une cage dorée à proximité, deux oiseaux blancs échangeaient des roucoulements. Leni se dit qu'ils devaient être tristes, ces oiseaux qui ne pouvaient pas voler.

– Je suis étonnée que tu m'aies laissée entrer, dit Maman en s'asseyant.

– Ne sois pas insolente, Coraline. Tu es toujours la bienvenue. Nous t'aimons, ton père et moi.

– C'est mon mari que tu ne laisserais pas entrer.

– Il t'a montée contre nous. Ainsi que tous tes amis, pourrais-je ajouter. Il te voulait toute à lui...

– Je ne veux pas reparler de tout ça. On déménage en Alaska.

Grand-Mère s’assit.

– Oh, pour l’amour du Ciel !

– Ernt a hérité d’une maison et d’un terrain. On va faire pousser nos légumes, chasser notre viande et vivre suivant nos propres règles. On sera purs. Des pionniers.

– Arrête. Je ne peux pas écouter ces absurdités. Tu vas le suivre au diable vauvert, où personne ne pourra t’aider. Ton père et moi avons tout essayé pour te protéger de tes erreurs, mais tu refuses que l’on t’aide, n’est-ce pas ? Tu crois que la vie est un jeu. Tu ne fais que papillonner...

– Ça suffit, dit brusquement Maman avant de se pencher en avant. Sais-tu comme c’est difficile pour moi de venir ici ?

Sur ces mots, un silence s’installa, brisé seulement par le roucoulement d’un oiseau.

On aurait dit qu’un courant d’air froid venait d’entrer dans la pièce. Leni aurait juré voir les luxueux rideaux transparents voler, mais aucune fenêtre n’était ouverte.

Elle essaya d’imaginer sa mère dans cet univers coincé et fermé, mais elle n’y parvint pas. L’abîme entre la fille que Maman avait été et la femme qu’elle était aujourd’hui semblait infranchissable. Leni se demanda si toutes ces manifestations auxquelles sa mère et elle avaient participé pendant l’absence de Papa – contre le nucléaire, contre la guerre – et tous ces séminaires de développement personnel ainsi que les différentes religions auxquelles Maman avait tenté d’adhérer, n’étaient pas en réalité une manière pour Maman de protester contre la femme que ses parents avaient voulu faire d’elle.

– Ne fais pas cette chose folle et dangereuse, Coraline. Quitte-le. Viens à la maison. En sécurité.

– Je l’aime, Mère. Ne peux-tu pas comprendre ça ?

– Cora, dit doucement Grand-Mère. Écoute-moi, s’il te plaît. Tu sais qu’il est dangereux...

– Nous partons en Alaska, déclara Maman avec fermeté.
Je suis venue vous dire au revoir et...

Sa voix s'éteignit.

– Vas-tu nous aider ou non ?

Pendant un long moment, Grand-Mère ne dit rien, se contentant de croiser et décroiser les bras.

– Combien il te faut, cette fois ? demanda-t-elle enfin.

*

* *

Sur le trajet du retour, Maman fuma cigarette sur cigarette. Elle maintint le volume de la radio si élevé qu'il était impossible de discuter. C'était tout aussi bien, cela dit, car même si Leni avait une foule de questions à poser, elle ne savait pas par où commencer. Ce jour-là, elle avait entrevu un monde sous-jacent au sien. Maman n'avait jamais beaucoup parlé à Leni de sa vie avant son mariage. Papa et elle étaient partis à l'aventure ensemble, pour vivre une belle histoire d'amour romantique envers et contre tout. Maman avait abandonné le lycée et « vécu d'amour ». C'était ainsi qu'elle l'avait toujours raconté, comme un conte de fées. Mais Leni était désormais assez grande pour savoir que, comme tous les contes, le leur regorgeait de fourrés et de zones d'ombre, de rêves brisés et de filles en fuite.

Maman, à l'évidence en colère contre sa mère, était tout de même allée lui demander de l'aide et n'avait même pas dû lui demander d'argent pour en recevoir. Déconcertée, Leni n'y comprenait rien. Comment une mère et sa fille pouvaient-elles s'éloigner à ce point ?

Maman se gara dans leur allée et coupa le moteur. La radio s'éteignit subitement et les laissa dans le silence.

– On ne va pas dire à ton père que j'ai reçu de l'argent de ma mère, déclara Maman. C'est un homme fier.

– Mais...

– Pas de discussion, Leni. Tu ne diras rien à ton père.

Maman ouvrit sa portière, descendit et la claqua derrière elle.

Troublée par l'injonction inattendue de sa mère, Leni la suivit dans l'herbe spongieuse et boueuse, le long des genévriers gros comme une camionnette qui s'entremêlaient de manière anarchique, jusqu'à la porte d'entrée.

Dans la maison, elle trouva son père assis à la table de la cuisine avec des cartes et des livres étalés devant lui. Il buvait une bouteille de Coca.

À leur entrée, il leva les yeux et afficha un grand sourire.

– J'ai trouvé notre itinéraire. On va traverser la Colombie-Britannique et le territoire du Yukon. Ça fait environ trois mille huit cents kilomètres. Prenez note, mesdames : dans quatre jours, notre nouvelle vie commence.

– Mais l'école n'est pas finie... dit Leni.

– Qu'importe l'école ? On parle d'une vraie éducation, Leni, répondit Papa, puis il regarda Maman. J'ai vendu ma Pontiac, ma collection de pièces et ma guitare. On a un peu de liquide. On va troquer la Mustang contre un van Volkswagen... mais bon sang, c'est sûr qu'un peu plus de fric nous ferait pas de mal.

Leni jeta un coup d'œil de côté et croisa le regard de sa mère.

Ne lui dis pas.

Ça lui semblait mal. N'était-ce pas toujours immoral de mentir ? Et une telle omission constituait incontestablement un mensonge.

Néanmoins, Leni garda le silence. Elle n'avait jamais envisagé de désobéir à sa mère. Dans ce monde immense – et avec le spectre de leur déménagement en Alaska, il venait de tripler de taille –, Maman restait le seul élément vrai pour Leni.